

Un déplorable accident est arrivé mardi dans la matinée, vers 10 heures, sur la route impériale de Lille à Dunkerque, à peu de distance de Bergues. Deux frères du couvent des trappistes du mont des Cattes, conduisant chacun une lourde voiture chargée de scourgeon venaient de quitter le faubourg de Cassel. Arrivés un peu au-delà de l'aulage de la Croix-Rouge, l'un des deux, le frère Eleuthère, voulut monter sur le devant de sa voiture. La limousine dont il s'était couvert s'accrocha d'une manière si malheureuse à un des crochets de la volée que le frère fut violemment renversé sur le dos. Dans sa chute il poussa un cri et imprima aux freins des chevaux une secousse assez forte pour les arrêter. Ils s'arrêtèrent, mais trop tard. Une des roues de devant passa sur le corps de l'infortuné frère et s'y arrêta broyant d'une manière horrible une partie des côtes et le ventre. Aux cris qu'il poussa, on accourut à son secours. Pour le retirer de dessous la roue, il fallut faire reculer la voiture. On le transporta à la Croix-Rouge, un médecin de Bergues fut mandé de suite et lui prodigua tous les soins nécessaires. Il jugea le cas excessivement grave et conserva peu d'espoir de salut. Après une nuit passée dans d'atroces souffrances, le frère Eleuthère a rendu le dernier soupir dans la matinée du mercredi. Un prêtre l'a assisté à ses derniers moments et lui a administré les sacrements de l'Eglise.

Le corps du défunt a été transporté au monastère du mont des Cattes où il reposera au milieu de ses frères que cette cruelle séparation a plongés dans la consternation et le deuil.

(Journal d'Hazebrouck).

On vient de compléter sur toutes les machines à grande vitesse du chemin de fer du Nord, l'installation d'un système de signal destiné à établir une communication instantanée et sans déplacement, entre les conducteurs et agents de chaque train et le mécanicien qui le dirige.

Ce système consiste dans un sifflet spécial mis en jeu à l'aide d'une corde qui passe sur tous les wagons pour aller aboutir à la vigie du dernier. Cette corde est à portée de tous les conducteurs du convoi, et disposée de manière à ne gêner en rien la composition et la décomposition des trains en route.

Le sifflet nouveau, dit sifflet d'avertissement, diffère complètement, par le son, du sifflet d'alarme que porte chaque locomotive, et à côté duquel il est placé près du mécanicien. Il est formé d'un cylindre en laiton ouvert d'un bout en outre, avec soupape en bronze et appendice horizontal sur lequel est vissé le sifflet proprement dit.

Un levier à deux branches en équerre dont l'une des branches presse sur la tige de la soupape lorsqu'on tire, d'un point quelconque du train, sur la corde attachée à l'autre branche, fait corps avec ce cylindre. C'est la vapeur, en s'introduisant dans le cylindre d'où elle ne peut s'échapper que par le sifflet, qui produit le signal d'avertissement.

Dans l'origine on avait imaginé de disposer les marche-pieds des voitures à voyageurs et des tenders de manière à permettre aux conducteurs de trains de passer d'une voiture sur l'autre, et d'arriver ainsi jusque sur la plateforme même du mécanicien, mais ce système était loin d'offrir les avantages de celui dont il vient d'être question, sous le double rapport de la promptitude des signaux et de la sécurité des agents chargés de les transmettre.

(Journal de Lille.)

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX ROUBAIX & TOURCOING.

Comparaison des années 1856 et 1857.

On a beaucoup discuté sur les variations qui ont existé, pendant l'année 1857, dans le commerce de Roubaix et de Tourcoing.

Les avis sont partagés, comme la manière d'opérer des négociants peut se diviser aussi en plusieurs systèmes : trop de confiance, d'une part; trop de crainte, de l'autre.

Il faut reconnaître que ceux qui ont su conserver un terme moyen (et ceux-ci forment la grande majorité), ont généralement surmonté la crise qu'on a eue à traverser, et qu'il eût été puérile de chercher à dissimuler.

Le danger a disparu. Il ne peut être nuisible, il peut même être utile de constater qu'il a été, non pas moins grave peut-être, mais plus habituellement détourné dans nos deux villes que partout ailleurs. Toute proportion gardée, les sinistres ont été bien moins nombreux que dans beaucoup d'autres grands centres industriels.

Une des causes principales de la stagnation subite des affaires a été la crise financière ou, plutôt, monétaire. L'argent allait à l'étranger; des spéculations de ce genre ont même été faites sur une grande échelle. De là, l'élévation de l'escompte et, par suite, la gêne dans l'activité habituelle des transactions.

La manière toute particulière de traiter les affaires, à Roubaix et à Tourcoing, rend moins possibles ces entreprises aventureuses qui amènent parfois de grandes fortunes, mais le plus souvent de grandes chutes. — On se fie plus à l'expérience qu'au hasard. Cette règle de conduite, qui empêche de se lancer hors de certaines limites, qui consiste à savoir retenir, pour un moment critique, toutes les ressources, rend moins dangereux l'usage de cette arme à deux tranchants qu'on nomme le capital et qui blesse la main inhabile qui la manie avec faiblesse ou témérité.

Il ne peut entrer dans notre cadre modeste d'aborder à fond cette question, que le plus mince négociant connaît et traiterait mieux que nous.

Maintenant, la diminution dans les affaires est-elle aussi sensible, aussi réelle qu'on l'a dit dans un moment de panique? — Les quelques chiffres cités plus bas pourront donner une idée à peu près exacte de la situation de 1857.

Les transactions internationales, les importations de l'étranger, ne sont pas une pierre de touche infallible, mais peuvent être un enseignement, un simple renseignement si l'on aime mieux, et nous soumettons au lecteur ceux que nous avons pu nous procurer.

Nous commençons par Tourcoing : la matière première, la laine formant la partie importante de son commerce.

TOURCOING.

En 1856 il avait été importé 6,972,523 kilog. de laines en masse pour une valeur approximative de 20,330,269 francs. En 1857 : 5,778,048 kil., valeur 18,634,342 francs, d'où une diminution de 1,194,475 kil. et de 1,695,957 francs qui porte surtout sur les derniers mois de l'année, et à laquelle l'état anormal de la température a pu contribuer — cause minime en apparence, mais appréciable cependant.

Les achats des articles d'hiver ont dû se ressentir beaucoup de la persistance des beaux jours. L'absence d'eau a pu aussi gêner la fabrication. Certaines maisons commencent à s'effrayer sérieusement et comptent presque com-

bien de semaines, combien de jours elles ont encore à pouvoir alimenter leurs machines. — Heureusement, des projets pleins d'initiative sont à l'étude pour parer à cet inconvénient.

Ces causes, on le voit, sont tout accidentelles, elles ne touchent pas au fond de la situation, elles ne l'attaquent pas dans ses œuvres vives.

Laines peignées : en 1856, 7,110 k., en 1857, 12,633 k., augmentation 5,523 k.

Cette augmentation ne peut rien faire préjuger de la peignerie locale. Plusieurs peigneries mécaniques se montent. Il faut attendre qu'elles soient toutes en pleine activité, pour établir une comparaison.

Lin teillé : 1856, 339,672 k.; 1857, 233,301 k., diminution 106,371 k.

L'importation des machines a été considérable. 1856 : 73,491 kil., en 1857 : 159,833 k., augmentation 86,342 k. La plupart de ces machines étaient des peigneuses.

On verra plus loin qu'à Roubaix l'importation des machines a été bien plus considérable encore.

L'exportation a été à peu près nulle. Une industrie y figure cependant pour une certaine quantité : ce sont les graisses, produit des eaux ayant servi au lavage des laines. Les deux établissements de ce genre qui existent à Tourcoing prennent du développement. En 1856 il a été exporté 69,045 k., en 1857, 109,224, augmentation 40,179 k.

Quant à l'exportation avec primes, il y a augmentation, sauf sur les tissus de laine.

	1856	1857
Fils de laine	771,31 k.	403,887 aug.
Tis. pure laine	6,401	5,459 dim.
id. mélangé	2,542	4,440 id.
id. pur coton	8,042	12,027 aug.
id. coton mélangé	580	3,894 id.

ROUBAIX.

La diminution qui existe à Tourcoing ne se fait pas sentir à Roubaix, il y a même une augmentation dans l'importation de presque toutes les principales marchandises.

En 1856, il y avait pour les laines en masse 1,326,449 kil., valeur 4,237,798 fr.

En 1857 : 1,728,727 k., valeur 5,981,700 fr. Augmentation : 402,278 k. et 1,743,902 fr.

Cela dénote une tendance de déplacement dans la matière première. Le commerce de Roubaix commence à faire venir directement ses laines. C'est peut-être là un fait caractéristique qui sort des anciennes habitudes et semble ouvrir une nouvelle voie.

Lin teillé : en 1856, 50,615 kilogr.; en 1857, 56,247. — Augmentation : 5,632.

C'est bien au-dessous de Tourcoing qui en a reçu, comme on l'a vu plus haut, en 1857 : 233,301 kil.

Mais l'importation des machines est bien autrement importante à Roubaix, et a, cette année, une augmentation énorme.

En 1856 : 148,321 k.; en 1857 : 496,033 k.; différence en plus : 347,712 k.

La différence entre les deux villes, en 1857, est, en faveur de Roubaix, de 336,200 k.

C'est là encore un signe évident d'activité.

Comme à Tourcoing, la plupart de ces machines sont des peigneuses.

Quant à la fabrication, les exportations avec prime peuvent encore donner une idée de la supériorité, du reste bien connue, de Roubaix.

Là encore il y a augmentation cette année. On peut la vérifier par les chiffres ci-après :

	1856	1857
Fils de laine	26,972 k.	47,262 aug.
Tissus pure laine	38,646	39,440 id.
id. laine mélangé	12,693	14,314 id.
id. pur coton	11,426	4,948 dim.
id. mélangé	9,466	13,711 aug.

En 1857, dans ce genre d'opération, Tourcoing l'emporte pour les fils de laine, de 56,620 kil.; mais c'est relativement, de la matière première. Sur les tissus, les tissus de laine, par exemple, Roubaix a 33,981 kilogr. de plus. Cela se compense.

En général, on peut remarquer dans le commerce des deux villes, un commencement de fusion et le résumé de tout cela est, qu'elles sont toutes deux dans un état de prospérité très satisfaisant.

Ce que l'une perd l'autre le gagne, et réciproquement. Elles se soutiennent mutuellement, quoiqu'on ait dit, quoiqu'on dise encore sur le prétendu antagonisme des deux rivales, qui sont bien plutôt deux alliées.

Nouvelles & Faits divers.

Tous les étrangers qui viennent à Paris admirent les changements apportés depuis trois ans dans le bois de Boulogne, qui est devenu la véritable promenade de Paris. Des travaux du même genre sont commencés depuis près d'un an dans le bois de Vincennes. De magnifiques pelouses ont déjà été créées là où n'existaient que des taillis impénétrables; on est en train, en ce moment, de creuser près de l'enclos des Mimimes, célèbre par la magnifique fête qu'y donna le duc de Montpensier quelques mois avant la Révolution de Février, un beau lac dans le genre de celui qui existe au bois de Boulogne. Il sera naturellement pourvu de cascades, et les nombreux voyageurs que le chemin de fer de Vincennes amènera de ce côté trouveront, comme ceux qui se rendent au bois de Boulogne, une magnifique promenade pour récréer leurs yeux.

Les chroniqueurs sont tout à fait devenus à la mode à Paris. On en médit tout haut, mais secrètement on recherche leurs suffrages, et tel qui a l'air de blâmer leurs bavardages et leurs indiscretions, emploie mille ruses pour attirer leur attention. C'est si bonne chose, en effet, que d'occuper de soi le public même pendant vingt-quatre heures. L'autre jour, une célébrité du grand demi-monde donnait une soirée à laquelle étaient conviés nombre de ces personnages qui ne sont pas fâchés qu'on parle de leur toilette, de leur visage, même de leurs extravagances. Elle avait terminé sa lettre d'invitation par ces mots caractéristiques de notre époque : *Il y aura un chroniqueur!*

M. Mirès vient d'arriver à Paris et il n'est bruit que de ses aventures en Italie. On raconte, entre autres détails, que M. Mirès, accompagné de M. Mirès, a eu l'honneur d'être admis une fois en audience auprès de Sa Sainteté.

On ajoute que M. Mirès aurait supplié le Pape de faire dire une messe pour elle et son mari.

Je payerai cette messe 80,000 fr., aurait repris M. Mirès.

Et en même temps il aurait tiré de sa poche, non 80 billets de banque, mais un bon de pareille somme sur la Caisse des Chemins de Fer.

Le Pape aurait objecté qu'il ne dit pas de messe pour de l'argent, mais voyant que M. Mirès

Messieurs, commença Léo, maintenant que nous voilà tous réunis, nous allons nous occuper de l'affaire pour laquelle je suis venu de Paris. Veuillez prendre place autour de cette table où vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire.

Et il indiqua une table ronde, couverte d'un tapis vert, qui s'élevait avec majesté au milieu de l'appartement.

Vraiment, messieurs, dit Léo, j'aurais dû commencer par m'excuser de l'inexcusable sans-façon avec lequel je vous reçois.

Et il montra son cigare.

Oh! mon Dieu! dit Schirmer, la mode en vient.

A Paris, messieurs, continua Léo, on fume jusque dans les bureaux des maisons de banque.

Vraiment!

Chez votre célèbre confrère, M. Fould, on fume dans tous les bureaux : c'est reçu.

C'est original!

Ainsi, monsieur, dit Hoffmann, fatigué de voir la conversation s'en aller en fumée, il s'agit d'un emprunt...

Forcé, monsieur.

Comment?

Nous disons qu'il s'agit d'un emprunt forcé, reprit froidement Léo.

Sans doute, interpéta Cornélius, vous voulez dire que l'emprunt est nécessité par des circonstances qui... N'étant pas familiarisé avec la langue allemande, bien que vous la parliez merveilleusement, vous ignorez que emprunt forcé...

Signifie un emprunt auquel on ne peut se soustraire.

Mais alors, comment l'entendez-vous?

Vous allez me comprendre.

Les trois hommes d'argent se regardèrent avec surprise.

Monsieur Cornélius, dit Léo avec autorité, veuillez prendre cette plume et écrire.

Cornélius prit la plume et la trempa dans l'encre.

Le nom de votre caissier?

Steinberg.

« Je prie Steinberg de remettre sur-le-champ au porteur cent mille francs en billets de banque ou en or. » Vous n'écrivez pas?

Que veut dire cela? cria Cornélius en se levant.

Asseyez-vous, monsieur, dit Léo avec calme. Que pas un de vous trois ne quitte sa place... sous peine de mort.

Et pendant que le trio se regardait avec autant d'épouvante que d'étonnement, Léo continuait :

Si un cri, si un mouvement me forcent à sortir de mon calme, je jette mon cigare sous cette table, et vous sautez, nous sautons comme une poudrière frappée par la foudre.

Le trio se recula vivement.

Ne craignez rien, messieurs, dit Léo en souriant, vous voyez que mon cigare ne bouge pas entre mes doigts... Je n'ai pas besoin de vous dire maintenant qu'il y a sous cette table un léger baril de poudre doucement assis sur quelques livres de poudre, et qu'une petite trainée de poudre s'avance presque jusqu'à la place d'où je vous examine.

Ce mot de poudre revenant trois fois dans la phrase accentuée de Léo avait fait tressaillir les malheureux patients, qui, aux dernières syllabes, étaient redevenus immobiles comme des statues. Ils suivaient du regard, avec une

anxiété pleine d'angoisses les mouvements de ce cigare qui leur semblait aussi lumineux et plus terrible que les traînées lumineuses et terribles de la foudre.

Léo, après avoir joui un moment de la stupefaction produite par ses paroles, dicta de nouveau en fixant Cornélius.

« Je prie Steinberg... »

Vous ajouterez qu'il y va de l'honneur et de l'avenir de votre maison pour que votre caissier se hâte.

Mais c'est un...

N'achevez pas, dit sévèrement Léo, n'achevez pas, monsieur, ou le mot que vous aurez dit sera couvert par une détonation... Le feu brûlera l'injure. Rappelez-vous votre barbarie envers cette famille que vous avez déshonorée et ruinée; rappelez-vous... Ecrivez, je me lasse d'attendre.

Cornélius écrivit, en pleurant de douleur : Cent mille francs!

Passez la plume à monsieur Schirmer, qui écrira la même note : seulement au lieu de cent mille, il dira cent cinquante mille.

Oh! s'écria Schirmer.

Vous avez entendu ce que j'ai dit à monsieur Cornélius. Pas de discussion entre nous. C'est la somme que vous avez... comment dirais-je? que vous avez empruntée au malheureux conseiller.

Schirmer écrivit, bien convaincu qu'il surviendrait quelque chose d'heureux qui empêcherait ses cent cinquante mille francs de passer définitivement de sa caisse dans celle de l'inconnu.

A nous deux, maintenant, maître Hoffmann, s'écria Léo. Je ne vous cache pas que c'est particulièrement pour vous que je suis

venu. Ecrivez.

Qu'exigez-vous de moi?

Ecrivez... deux cent mille francs.

Mais...

Désirez-vous que j'augmente le chiffre?

Léo alluma un autre cigare.

Mais c'est me ruiner!

Vous en avez bien mieux ruiné d'autres. Souvenez-vous du prêt usuraire que vous avez fait à votre parent... de ses propriétés que vous avez vendues; souvenez-vous de Marguerite Herder!

A ces derniers mots, les traits de Léo devinrent si menaçants, un éclair si terrible s'éleva de ses yeux, que la plume courut d'elle-même sur le papier du banquier Hoffmann.

J'espère, messieurs, dit Léo, que votre caisse pourra faire honneur à votre demande. Je sais que vous avez des paiements considérables cette semaine; vous devez être en mesure. Les sommes que vous me donnez aujourd'hui, qu'est-ce pour vous? une bagatelle, quelques chiffons de papier.

Le trio fit une horrible grimace.

Léo sonna vivement : un jeune homme entra reçut les trois billets, et, sans attendre ses instructions, se mit en course.

Le jeune homme rentra; il remit à Léo un paquet de billets de banque et un sac rempli d'or.

Maintenant, messieurs, dit Léo, veuillez entrer dans cet appartement : vous y trouverez le déjeuner servi. Ne faites aucune tentative pour en sortir avant huit heures du soir; si la porte que vous avez franchie venait à s'ouvrir, c'en serait fait de vous. Je sors, mais je laisse à ma place, avec une provision de cigares, le jeune homme que vous venez d'apercevoir. Il